

Aux jardins des acacias de Marie-Claire Blais

Marcel Olscamp

Numéro 252, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78005ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Olscamp, M. (2015). Compte rendu de [*Aux jardins des acacias* de Marie-Claire Blais]. *Spirale*, (252), 73–74.

La compassion universelle

PAR MARCEL OLSGAMP

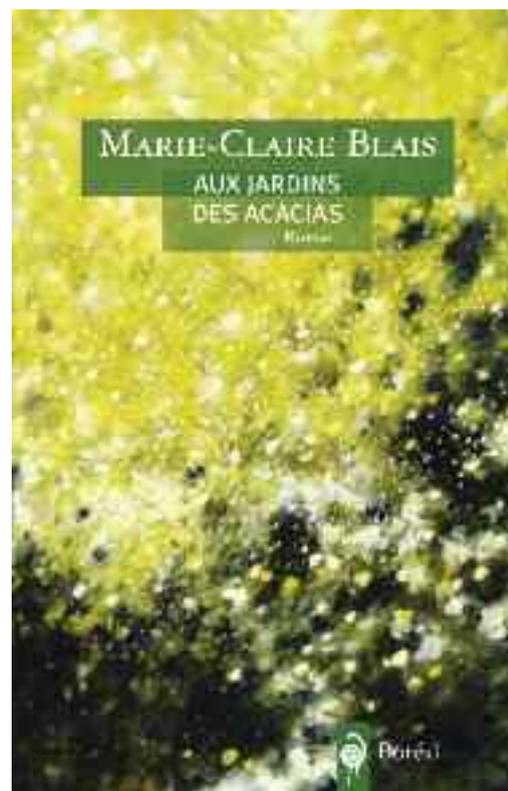
AUX JARDINS DES ACACIAS
de Marie-Claire Blais
Boréal, 221 p.

Il y aura vingt ans cette année, Marie-Claire Blais entreprenait la publication de *Soifs*, son immense fresque en plusieurs ouvrages, dont *Aux jardins des acacias* constitue le septième volume. Ce prodigieux ensemble littéraire, longtemps annoncé comme une « simple » trilogie, a connu au fil des ans des développements imprévus qui semblent avoir surpris l'auteure elle-même. Pour les fidèles lecteurs de la romancière, un peu désorientés par l'écriture novatrice des premiers livres, l'incertitude a laissé place à une attente : à chaque nouvelle parution, ils sont pressés de se replonger dans cette intrigue multiple pour prendre des nouvelles de leurs personnages préférés, auxquels ils ont fini par s'attacher.

Vingt ans, c'est aussi le temps qu'a mis Daniel, l'un des personnages récurrents de *Soifs*, pour rédiger lui aussi un grand roman, encore inachevé, intitulé *Étranges années*. Le rapprochement n'est sans doute pas fortuit ; en tout cas, on peut se sentir autorisé à voir dans cet écrivain fictif un alter ego de Marie-Claire Blais, ou l'un de ses intermédiaires privilégiés. Le Daniel d'*Aux Jardins des Acacias* porte sur ses épaules toutes les misères de la terre – ou, à tout le moins, il cherche à ne pas y ajouter : « on ne peut faire de mal à personne chez moi », dit-il. Telle est la règle : à défaut de soulager la peine, on essaie de ne pas l'augmenter. Ce refus absolu d'infliger la souffrance est symbolisé par un minuscule reptile que Daniel vient de tuer par mégarde : il ne se pardonne pas de l'avoir fait souffrir, c'est pourquoi il intègre le souvenir de ce

drame intime à la narration de son roman : « Parmi tant d'événements détaillés et touffus, il avait introduit la fin du petit lézard comme s'il eût fixé un diamant sur un mur pour mieux en voir l'éclat, dans ce livre déjà trop abondant et coloré de mots. »

Cette haute exigence morale, que Daniel s'impose à lui-même, paraît très proche du programme que Marie-Claire Blais, dans un ouvrage collectif intitulé *La littérature par elle-même* (Nota Bene, 2005), proposait aux écrivains contemporains : « Nous avons le devoir de ne pas être aveugle à tout ce qui nous entoure, [...] nous ressentons cette urgence de tout dire, avant qu'il ne soit trop tard, de cet âge qui est à la fois apocalyptique et plein d'espoirs, le caractère d'épouvante qui le domine étant celui de la folie guerrière, ses espoirs, ou nos espoirs pendant cette ère de barbarie folle, c'est que nous allions vers une fin de tous ces massacres, un renouveau, une plus grande conscience et justice. » La série romanesque *Soifs* et son plus récent volet ressemblent, par bien des côtés, à une éclatante réalisation de cet objectif. *Aux Jardins des Acacias* comporte, au total, près de quatre-vingts figures – personnages principaux ou ombres furtives,



héros récurrents ou images passagères – qui peuplent le récit et incarnent des prototypes ou des modèles d'humanité tourmentée.

L'ÉCRITURE-CÉSURE

Certains de ces personnages semblent créés en un instant, pour *comparaître*, dirait-on, ou pour personnifier, de manière générique, l'un des maux qui affligent les humains. Derrière ce jeune homme, par exemple, qui a acheté son

arme « *au prix fort et sans qu'il lui fût réclamé quelque identification* », on peut reconnaître une dénonciation de tous les tueurs en série qui déciment chaque année les campus et les cours d'écoles de l'Amérique ; derrière ces « *jeunes femmes écrivains* » de Moscou « *qui ont été emprisonnées pour leurs écrits [et qui] ne sont pas encore libérées* », on voit se profiler l'ombre des Pussy Riots et celle de tous les mouvements Occupy de la terre. Un rapide inventaire non exhaustif nous permet de constater qu'*Aux Jardins des Acacias* comporte des allusions à des disgrâces aussi diverses que les expulsions de Roms dans les pays européens, les prédateurs sexuels, le *death row* des prisons américaines, les enfants-soldats, l'intimidation dans les écoles, l'anorexie et les automutilations chez les adolescentes, l'itinérance, les goulags, Hiroshima, les camps d'extermination, l'oppression du

tentatives de justification : « *Étais-je un débauché, un homme dissolu, non, un homme que fouettait la passion de la vertu, et quoi de plus vertueux qu'un jeune enfant, j'étais d'une pureté rapace, inquiétante et sournoise et je voulais sauver qui s'approchait de moi.* »

Chez tout autre écrivain que Marie-Claire Blais, une telle dénonciation des tourments planétaires nous laisserait sans doute avec une terrible sensation d'accablement. Heureusement, toute cette détresse est portée par une écriture miraculeuse, un tourbillon de vitalité qu'il faut lire dans l'urgence même si l'on risque de s'y perdre. Selon un procédé esthétique qui lui est désormais naturel, l'auteure éclaire successivement plusieurs groupes de personnages qui finissent tous par s'entrecroiser. La prose qui, de prime abord, se montre lisse et

LA PAIX RÉINVENTÉE

Malgré la gravité des questions soulevées tout au long de la chronique, il flotte par moments, sur ces *Jardins des Acacias*, une très fine ironie qui s'exerce surtout aux dépens de notre monde empêtré dans ses technologies. Témoin ces deux jeunes filles, absorbées par « *le crissement de leurs portables, leurs incessantes sonneries* » qui trahissent une absurde dépendance à la connectivité universelle. Ces « *filles ne l'écoutaient pas, elles parlaient toutes les deux à leurs portables* », pense le personnage de Petites Cendres, dont les nombreuses apparitions, toujours fugaces, ponctuent le roman jusqu'à la fin. Reprenant sa course, il s'attendrit aussi sur les adolescents qui craignent à tout moment de *manquer quelque chose* et de ne pas se trouver là où « ça » se passe – par exemple à la « *Grande Fête de la diversité triomphante* » qui promet d'être le *talk of the town* des jours suivants. Enfin, comment ne pas sympathiser avec Adrien, cet autre écrivain, qui se prête au jeu des questions insignifiantes avec un journaliste ? Le jeune reporter n'a lu aucun des livres du vieil homme, mais il possède « *de lui toutes les données biographiques, parfois les plus embarrassantes, qu'avait pu lui livrer son iPad* ».

Enfin, au cœur de ce grand tumulte romanesque se trouvent – calmes comme dans l'œil d'un cyclone – les *Jardins des Acacias* eux-mêmes, sorte de maison de repos qui est comme l'envers lumineux du monde oppressant personnifié par Wrath. Ce lieu énigmatique représente un éden inachevé, un havre de tolérance destiné à accueillir toutes les catégories de déviances possibles : « *Tout ce que l'on exige des résidents des Jardins des Acacias, c'est que chacun soit responsable de soi-même, que ce devoir envers soi-même, c'est l'épanouissement et le bonheur.* » Microcosme dans le microcosme, ce refuge de compassion, à l'édification duquel travaillent bénévolement un grand nombre de personnages, est aussi une grande et belle métaphore qui répond magnifiquement à l'injonction que l'auteure s'était elle-même fixée en 1995. Avec ce roman, on distingue plus nettement la gigantesque architecture de *Soifs*, qui nous conduit irrésistiblement vers sa conclusion pleine de dignité. ┘

Aux Jardins des Acacias comporte, au total, près de quatre-vingts figures qui peuplent le récit et incarnent des prototypes ou des modèles d'humanité tourmentée.

Tibet, l'homophobie, la ségrégation raciale, la dépendance au crack, le sida, les commandos-suicides et beaucoup d'autres problèmes aigus de notre temps. Par ailleurs, les malheurs de l'humanité sont aussi incarnés, dans toute leur outrance, par un répugnant personnage qui les résume tous : Wrath, le bien nommé, est un prêtre pervers et dévoyé, une « *âme vertueuse qui se trempe elle-même dans tous les poisons* ». Dépouillé de son prestige ecclésiastique, il préside à une effrayante cour des miracles sous les ponts de la ville. Ce monstre humain, aux allures parfois dickensiennes, est à lui seul l'incarnation de la faute irrémissible et du courroux divin. Durant toute la durée du récit, il tient sous son emprise un jeune musicien virtuose, nommé Fleur, qui se montre totalement ensorcelé par son discours et ses hypocrites

unie, est donc rythmée par plusieurs interruptions, une cinquantaine au total, qui nous laissent chaque fois avec un sentiment de désarroi. Dans un beau portrait de la romancière, publié dans le journal *Le Monde* au moment de la parution française d'*Aux Jardins des Acacias* (10 octobre 2014, p. 10), Catherine Simon risque une comparaison particulièrement judicieuse : « *L'écriture de Marie-Claire Blais fait penser au dallage mystérieux de la cathédrale de Chartres ou à la fantastique tapisserie de Bayeux.* » On ne saurait mieux décrire l'effet d'enchâssement que produisent ces fragments d'écriture successifs qui se jettent littéralement les uns dans les autres. D'une certaine manière, ce dépaysement perpétuel est à l'image de la société convulsive dans laquelle nous vivons.